Sorbonne. Chaque ouvrage contient, outre la traduction et l'original (les deux textes étant placés en regard l'un de l'autre) une étude approfondie sur l'auteur, ainsi que sur la genèse et les sources de l'œuvre. La révision et l'annotation du texte allemand, la traduction et la préface sont dues aux meilleurs germanistes de France. Ont déjà paru : Eichendorff, Scènes de la vie d'un propre à rien, texte traduit supérieurement et présenté par M, Paul Sucher, — la Sapho de Grillparzer, traduite par M. Auguste Erhard, doyen de la Faculté des lettres de Lyon, auteur d'une étude devenue classique sur Grillparzer — et Les drames de jeunesse de Gœthe (Prométhée, Satyros, Mahomet, Stella), traduits par M. C. Herrmann, avec une préface qui est un modèle de précision et d'analyse pénétrante, de M. Henri Lichtenberger, le maître en science et en sagesse gœthiennes.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Jean Psichari et son œuvre. — J. Psichari: To Taxidi mou; La Hestia, Athènes, et Welter, Paris. — A. Eftaliotis: Le Chant de la Vie, trad. de M. Valsa; Librairie de France, Paris. — I. Moskhonas: Agapes; Imp. Tilperoglou, Athènes. — G. Zervos: Rythmi Zoïs; Pyrsos, Athènes. — G. Zervos: Stikhi; Pyrsos, Athènes. — P. Prevelakis: Stratiôtes, Athènes. — I. Ikonomidis: Olethri; Zikakis, Athènes. — P. A. Chronopoulos: Xypnia Onira; Kollaros, Athènes. — Homère Bekès: O Panigyrikos tis Agapis; Elefthéroudakis, Athènes. — E. Apostolidis: To Misogemo Fengari de Tagore; Stokhasti, Athènes. — J. Pergialitis: Paidagogiki Mythi, tome II; Koraïs, Athènes. — G. Pieridis: I Sôtires, Alexandrie. — Dolis. Nikvas: Palies Agapes; Gérard frères, Athènes. — D. Nikvas: Dolorita; Gérard frères, Athènes. — D. Voutyras: Apo ti Yi ston Ari; Athènes. — Mémento.

La mort de M. Jean Psichari met l'Hellénisme en grand deuil. C'est une page importante de son histoire intellectuelle qui vient de se tourner au vent des destins. L'action du grand linguiste, à qui revient sans conteste l'honneur d'avoir créé la prose en langue démotique, et qui fut en quelque sorte le Boccace de la renaissance littéraire de sa patrie, fut essentiellement novatrice. On a pu lui reprocher son dogmatisme, le caractère intransigeant de ses théories. Il convient portant de ne pas oublier que, dans le chaos de la diglossie, il est venu apporter une mesure d'ordre, une législation basée sur des principes scientifiques irréfutables, et que la charte promulguée par ses soins ne pourra plus être mise en discussion quant à ses bases fondamentales. Dans son opinion, il aurait pu aller beaucoup plus loin qu'il ne l'a fait. Il ne devait pas ignorer, toutefois, que certains chocs en retour se produi-

raient inévitablement et que certains tours de langage, propagés par le Purisme officiel, ne pourraient être éliminés. Il ne voulait pas s'en préoccuper. C'est en quoi il tournait le dos à la vie, à force de lutter pour en dégager le visage. Mais quel polémiste il fut, quel duelliste des mots et quel esprit fut le sien! Jusque sur son lit de mort, il batailla pour la Cause démotique et fustigea les moindres défaillances. Cela ne pouvait aller sans quelques injustices, et le grand Palamas l'apprit à ses dépens. Mais Psichari souffrait de ne se sentir pas toujours prisé à sa juste valeur et de n'être pris que pour un grammairien, quand il était tout autre chose, un créateur de génie dans tous les domaines de la pensée.

Psichari a dit de lui-même:

Je suis né à Odessa en 1854, le 3 Mai. On dit que c'est le mois où l'on voit naître aussi les petits ânes. En vérité, quand j'étais enfant, et que le maître m'enseignait la catharévoussa, la catharévoussa me plaisait terriblement, et je ne voulais pas parler d'autre langue. Par la suite, devenu homme, j'ai compris que les fleurs naissent aussi au mois de Mai, et je me suis mis à aimer le démotique. Les mots sont des fleurs et aussi les âmes.

Psichari vint jeune à Paris pour y poursuivre et y parachever ses études. Toutes les disciplines de la science occidentale lui devinrent bientôt familières. Il ne devait pas laisser un seul instant de les vivisier, à l'aide de la brûlante slamme d'enthousiasme qui s'était allumée en lui, et qui le poussait à la création. En 1884, il était chargé de cours à l'Ecole des Hautes-Etudes de Paris.

En 1886, il publiait en français les Essais de Grammaire historique néo-grecque, où il proclamant l'avènement nécessaire, par droit d'hérédité directe, du grec vivant à la royauté littéraire. En 1886, un coup de foudre et un chef-d'œuvre : le Taxidi mou (Mon voyage). Psichari entrait en conquérant dans les Lettres néo-grecques et s'y taillait un empire, au nom du démotique intégral. La Princesse en haillons, la langue roméique, ceignait la couronne en son nom... Plein de science, mais présenté avec tout l'agrément d'un récit de voyage, le livre fit une sensation énorme. Il contenait en germe toute l'œuvre future du Maître, autour duquel vint se ranger tout aussitôt une jeunesse ardente, et de surcroît c'était le premier,

en Grèce, qui eût été délibérément composé en prose, dans la langue quotidienne du peuple. Révélation : la Grèce n'était plus seulement le pays du Passé; elle pouvait encore avoir un avenir, que le présent était apte à préparer par des voies inédites. Psichari s'adressait à ses compatriotes en causant, en plaisantant même, avec les tours de phrase de la conversation familière, et non à grand renfort de figures de rhétorique. Il donnait ainsi une grande leçon, une leçon que n'eût pas dédaignée Platon lui-même. De même que le lyrisme trouvait dans le folk-lore national ses meilleurs modèles, les prosateurs doivent trouver le moyen de tout exprimer à l'aide des mots les plus simples, des tournures les plus spontanément populaires, c'est-à-dire les plus conformes à l'esprit de la Race. Le Taxidi équivalait à une déclaration de guerre. Celle-ci éclata, violente et passionnée, entre les deux camps adverses. Quoique les partisans de la conciliation soient devenus nombreux, elle dure encore et menace de se prolonger longtemps, parce que le système de Psichari n'admet pas la conciliation, le mélange. Grammaticalement et phonétiquec'est-à-dire ment, c'est Psichari qui a raison, de toute évidence. Pour le vocabulaire, c'est tout autre chose et, au surplus, j'ai bien peur que M. Louis Roussel n'ait vu juste, quand il dit que le Grec est catharévousiste depuis toujours, et que le préjugé puriste est inhérent à l'Hellénisme. (Libre, oct.-nov. 1929). Georges Drossinis, qui dirigeait la Hestia, imprima le premier conte de Psichari: Jalousie, qui fit sensation (1891). Ce simple récit mit en lumière les merveilleux dons de poète, qui allaient éclater dans un roman d'amour frotté de symbole : Le Rêve de Yanniri (1897). Préoccupé de rénover tour à tour tous les genres dont la prose pouvait être l'instrument, Psichari entreprit ensuite de fonder définitivement le Théâtre roméique, et mit au jour en 1901 deux curieux drames : Kyroulis et Gouanakos, qui sans doute trouvent à la fois leur mérite et leur principal défaut dans le mariage de raison de l'érudition et de la fantaisie (1901). Le philologue et le linguiste reprennent tous leurs droits dans les cinq volumes pleins de science et de verve endiablée de Pommes et Roses (1902, 1903, 1907, 1908, 1909). Avec Vie et amour dans la solitude (1904), le romancier reparaît pour nous conter l'histoire d'un nouveau Robinson, et démontrer par là-même que la langue vivante est apte à parcourir le monde entier, si tel est le bon plaisir de l'écrivain. L'Apologie, parue en 1906, complète et justifie le Taxidi. Livre de doctrine, décisif. L'année 1911 voit naître Les Deux Frères, récit à la fois romanesque et philosophique, où sont mis en scène deux personnages nés semblables du même sang, mais rendus différents par la vie. Concurremment, Psichari donnait au Noumas un roman de psychologie aiguë: La Servante malade, et faisait paraître un recueil de contes : A l'Ombre du Platane, où la grâce du style le dispute à la vivacité des peintures et au charme de l'intrigue. Un pur chef-d'œuvre y est inclus : La Bague de Gygès ,Agni, qui est peut-être le meilleur roman du Maître, termine la série en 1913. Psichari a traduit ou paraphrasé lui-même en français ses ouvrages les plus significatifs. Plusieurs de ses romans ont été composés directement dans la langue de Voltaire. Nombre de brochures, mémoires ou monographies scientifiques, signés de lui, sont en français et, parmi les inédits qu'il a laissés, sans doute en est-il dans les deux langues qu'il cultiva de préférence. En tout cas, Rigas Golphis, dans un pieux article du Noumas (nov. 1929), nous fait connaître que l'éditeur athénien Elefthéroudakis doit mettre au jour successivement la Grammaire, œuvre bénédictine à laquelle le grand philologue travailla toute sa vie, un roman historique sur Digénis Akritas, et maints autres ouvrages d'imagination ou de doctrine, dont l'auteur avait de son vivant annoncé l'existence.

En grec, Psichari, si jaloux du titre de poète, n'écrivit point de vers. Il en fit en français de fort beaux, et nous avons signalé à cette place le mérite de ses ingénieux *Fioretti*, en langue italienne.

Que l'on ne s'y trompe pas! Malgré l'apparente dispersion de son œuvre, Psichari, dans la joie aussi bien que dans la douleur (car les chagrins ne lui furent pas ménagés, et nulle existence ne fut plus dramatique que la sienne), ne cessa jamais de lutter pour un idéal unique, un idéal constructif, pour employer une expression à la mode, et il se voua tout entier à l'exaltation de la Grèce vivante. C'est parce que, non pas à sa suggestion, mais en quelque sorte d'instinct, nous

avions, en inaugurant ces chroniques, adopté une attitude conforme à ses préférences, qu'il voulut bien nous encourager. Ainsi naquit une amitié que la mort seule devait interrompre. Il savait que ses idées devaient inévitablement triompher dans l'avenir, et rien n'a jamais pu porter atteinte à sa foi. Il en était injuste pour les productions de la catharévousa, lesquelles sont loin d'être toutes à dédaigner. Mais il savait ce qu'il voulait. De fait, la phalange de ses disciples est vaillante et nombreuse. Elle a remporté dans les conditions les plus difficiles les victoires les plus signalées, et le terrain gagné est considérable. Il en reste à gagner encore, et il y aura de l'imprévu. Le démoticisme s'est emparé de la question sociale, et la politique est entrée dans la linguistique. Vaille que vaille, cela fera son chemin. Ce qui est arrivé en Italie, ce qui est arrivé en France, voire même plus récemment en Serbie, arrivera en Grèce, fatalement.

Chose à méditer: les apôtres de la première heure vivaient, comme Psichari lui-même, hors de Grèce. Tels Pallis, l'audacieux traducteur de l'Iliade en vers klephtiques et des Evangiles, le grand poète Pétros Vlastos et le savoureux conteur des Histoires des Iles, Argyris Eftaliotis. Petros Vasilikos lui-même, qui, en fondant la Tekhni dans les dernières années du siècle XIX, fut un instant l'âme du nouveau groupe des Malliari, séjourna longtemps loin des rivages de sa patrie. Ceux que retenait Athènes subissaient plus ou moins l'emprise du milieu. Mais l'adhésion de Palamas fut décisive. Malgré les obstacles jetés sous ses pas, il osa. Ce fut sa gloire. Ainsi prospéra la nouvelle Ecole d'Athènes.

Les années passent. Ceux d'aujourd'hui sont-ils disposés à rendre pleine justice aux initiateurs? N'oublie-t-on pas un peu trop un Carcavitsas, un Eftaliotis, ces maîtres du conte néogrec? Se souvient-on que l'auteur de l'Histoire de la Romaïcité et de ces récits pleins de sentiment, parfumés des odeurs du terroir, fut également un poète ému? Il a laissé des inédits, ce nostalgique qui revivait en rêve tout son pays, et précisément M. Valsa vient de donner une scrupuleuse traduction française de textes lyriques, que nous avons eus sous les yeux, mais qui sont encore inconnus du public.

Le style d'Estaliotis, dit judicieusement M. Valsa dans sa Pré-

sentation du délicieux petit volume, est quelque chose d'unique dans la langue grecque d'aujourd'hui. Une période renferme le so-leil, l'azur et la pureté de l'atmosphère hellénique.

D'un pareil éloge, le Poète n'est pas moins digne que le Prosateur, dont les contes, dit encore M. Valsa, sont des miniatures aux reflets de chefs-d'œuvre. Le Chant de la vie, dédié à Costis Palamas, célèbre majestueusement la force mystérieuse qui anime l'Univers, et n'est pas indigne de l'incomparable lyrique à qui nous devons La Vie immuable. Les trente-deux Sonnets qui complètent le volume nous séduisent cependant davantage, parce que la tendresse, qui était l'essence même du tempérament d'Eftaliotis, s'y exprime tout entière. Nul n'a chanté aussi purement les regrets de l'Epouse absente et, à défaut d'un Pétrarque, seuls Camoens ou Elisabeth Barrett Browning auraient pu trouver de tels accents. Eftaliotis, de son véritable nom Cléanthe Michaïlidis, était originaire de Mitylène. Il vint mourir, presque octogénaire, à Antibes, en 1923.

Les îles grecques sont fécondes en poètes. On a retenu le nom de M. Moschonas, dont l'inspiration, un peu triste mais toute imprégnée de sentiment familial, nous vaut un nouveau recueil, Amours. Il nous faut mettre à l'honneur aujourd'hui celui de M. Jean Zervos, qui, dans Rythmes de vie et dans Vers, s'affirme le digne émule des Krystallis et des Malakassis. Les souvenirs byzantins ou autres et la nature ensoleillée de son île de Kalymnos alimentent son inspiration, et son vers a quelque chose de la grâce de Solomos. Dans Soleils, M. Prévélakis se révèle poète épique plein de fraîcheur et de naturel. Crétois, son poème se passe en Crète et il n'est pas indigne, en maints passages, ni de Vincent Cornaro ni de Markoras. Les Ruines, de M. Oeconomidis, maudissent d'un verbe angoissé la guerre dévastatrice, et il y aurait bien des pièces à citer.

Le poète de Rêves éveillés, M. Chronopoulos a des lectures. Sa pensée est claire et sereine, son vers solide. Sans être un poète de la Joic comme M. Zervos, il a de la philosophie, et son art est tout entier tourné vers l'Occident. Images puissantes, style précis, versification brillante, pensées nourries en force, telles sont les qualités maîtresses, qui font de l'auteur du

Panégyrique de l'Amour, un poète vraiment grand, l'un des meilleurs disciples de Valaoritis, de Mavilis et des classiques français. C'est un laudateur véhément de la lutte et de l'énergie, satirique à l'occasion. M^{me} Apostolidis, qui doit habiter l'Inde, traduit avec beaucoup de grâce et dans une langue savoureuse le Croissant de lune de Tagore. Jeunes et vieux s'y intéresseront, de même qu'aux Fables éducatives, de M. Pergialitis, inventeur heureux d'ingénieux apologues qu'il met en vers artistement rythmés. M^{me} Myrtiotissa, qui est l'une des poétesses grecques les mieux douées, a transposé de son côté avec bonheur un choix de poèmes de M^{me} de Noailles, et montré ainsi toute la souplesse du grec vivant.

Disons un mot des conteurs. Ils sont légion. A M. Piéridis, l'auteur des Sauveurs, il faut faire une place à part. On l'a comparé à Kipling. Ce n'est pas exact. Il doit beaucoup à Carcavitsas et peut-être aussi à Théotokis. Tous ses personnages sont pris sur le vif, et il peint avec mille détails minutieusement observés la mesquinerie de la vie de province. Un futur maître. Plus sentimental, M. Dolis Nikvas, dans Vieilles Amours, dans Dolorita, dont nous voudrions pouvoir parler plus longuement, excelle à tirer de sujets menus des effets souvent saisissants. Il a le don de l'émotion, et l'on sent que M. Xénopoulos fut pour lui un bon maître. Mais qui rejoindra Voutyras? Son nouveau petit roman, De la Terre à Mars, est d'une fantaisie symbolique exaspérée, d'un pessimisme étourdissant. Aristophane semble y avoir collaboré avec Wells et avec Hoffmann. Ne nous le traduira-t-on pas un jour?

MÉMENTO. — Les Kyparissia pros ti Savoia de M. Tsagris évoquent, à travers des impressions de voyage, le souvenir de Lamartine et de quelques autres Français. On aimera l'allure, le mouvement et le style des Contes de Cleareti Dipla Malamou: Gia Ligi Agapi. Nous y reviendrons. Les Contes de Julia Persakis édités par Agôn, de Paris, doucement élégiaques et sentimentaux, ont de l'aisance dans le dialogue. O Manolis Lekas, et autres contes, ne sont dépourvus ni de mouvement ni de pittoresque. Anastasi Nekrôn, de Voutyras, est plein de choses impitoyablement observées.

Il faut suivre dans Agôn les excellents articles de La Vie artistique. Il faut faire un tour à la Librairie Gibert pour se documenter sur place sur les mérites de la Littérature néo-grecque. A plus tard les contes de Mme Minôtos et d'autres. DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.